

Denis Côté
Jets de personnalité

Anne-Christine Loranger

Number 318, April 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90855ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Loranger, A.-C. (2019). Denis Côté : jets de personnalité. *Séquences : la revue de cinéma*, (318), 12–14.



Denis Côté

Jets de personnalité

ANNE-CHRISTINE LORANGER

MÉCONNU DU GRAND PUBLIC, Denis Côté est l'un des cinéastes québécois les plus prolifiques avec 11 longs métrages à son actif. Déjà, alors que la première de *Répertoire des villes disparues* n'est pas vieille d'une semaine, il est en train de préparer son prochain film, qui s'intitulera *Wilcox. Séquences* l'a rencontré à la Berlinale, au moment où *Répertoire* est l'un des films préférés de la critique internationale.

Les réactions à ton film sont bonnes à Berlin.

Bien meilleures que je pensais. Quand tu as un film avec 10 personnages, et que tout est un peu des historiettes, un peu comme des microhistoires – ce n'est pas pour rien qu'en anglais on l'a appelé *Ghost Town Anthology* –, tu es assez nerveux au montage autant qu'à l'écriture parce que tu ne sais pas si tout cela a du sens, si c'est trop éparpillé... il y a des personnages qui disparaissent de l'écran pendant 19 minutes. J'avais l'impression de faire un film un peu modeste, à la *Curling*, un peu pour Locarno, mais là quand j'ai vu les papiers... Sans être dithyrambiques, ils sont vraiment positifs. Le film semblait sortir du lot. Au minimum, c'est positif.

Cela t'étonne ?

Je suis surpris qu'un film qui paraît aussi éparpillé touche une corde. Et les gens ont gratouillé le fond politique aussi, même si je ne veux pas trop mettre

de la politique là-dessus. Je ne voulais pas être très politique dans ce film, mais quand tu gratouilles au sujet de petites communautés, tu es presque obligé de parler d'où tu viens... Mais je ne veux pas trop coller de *layer* politique sur le film. Cela a un peu l'air de donner des perches de compréhension, alors que le film devrait parler par lui-même.

Quelle était ton idée de départ ?

J'avais trois portes d'entrée sur le film. J'avais les événements du chemin Roxham et plus largement la xénophobie ordinaire. Je suis allé sur ce chemin, tu n'es pas très loin du Parc Safari, tu marches 10 minutes sur ce chemin et tu y es. J'avais commencé à écouter notre fond de populisme un peu québécois, c'est pareil dans tous les pays du monde : les gens commencent à être inquiets de ce qu'on allait perdre au Québec, alors que c'est prouvé qu'on a plus de main-d'œuvre pour des tonnes d'emplois et que la meilleure terre d'immigration qui soit, c'est encore le Canada. Je regardais cela en me disant que ce serait bien de faire un film sur la xénophobie ordinaire, sans toucher au racisme. Je ne veux pas commencer à accuser les Québécois de racisme, parce qu'on n'est pas pire qu'ailleurs. C'était mon approche. Après cela, on m'a donné le livre de Laurence Olivier comme cela, pour le plaisir de lire un livre. J'adore le livre,

« Je ne me célèbre pas personnellement [mes films] et je ne les trouve pas bons, mais je ne regrette absolument rien. Je me dis tout le temps que c'est des jets de ma personnalité. Je ne suis vraiment pas un perfectionniste, et surtout pas avec ce film-ci !



Une idée du contre-emploi face aux comédiens

je le laisse sur ma table de chevet et le livre est devenu une étincelle pour commencer. Et, ensuite, les gens qui me chuchotaient à l'oreille de faire un film d'horreur un jour. Les trois constitutifs du bâton de dynamite étaient là. Au départ, j'avais un autre titre, complètement obscur, cela s'appelait *No Heart Maybe*. Finalement, c'est redevenu *Répertoire des villes disparues*, même si c'est un titre qui sonnait un peu documentaire. Après cela, c'est dans la marmite, tu brasses... Le thème de la xénophobie est resté vague, mais il est là. Cela finit par exploser : la petite communauté qui a peur de la différence, la résistance au changement... Ce qu'il me fallait, c'était 10 personnages qui réagissaient de façon différente à l'énigme qui s'abattait sur le village, pour que le film soit assez original. Tu as le couple dans la quarantaine qui ne parle que de perspectives d'avenir, de la société québécoise et de son avenir personnel; tu as les baby-boomers qui font du *comic relief*. Eux, c'est la xénophobie plutôt claire. Il y a la mairesse, qui est calquée sur la mairesse de Mégantic, celle qui doit garder les troupes ensemble parce que c'est du monde ordinaire qui fait face à des événements extraordinaires. Tu as Adèle qui est pour moi le carrefour de toutes les peurs, un personnage un peu mystique. C'est l'idiot du village de la littérature. Finalement, il y a la famille Dubé où tout le monde est occupé par son deuil personnel et collectif. Alors, je ne sais pas s'il y a trop de thèmes dans tout cela. Ce qui m'aide, c'est de ne pas m'enfoncer dans du trop complexe ou du trop tarabiscoté parce que je ne peux pas creuser les personnages sur 95 minutes. C'est une sorte de survol, une anthologie... Ça flotte!

Qu'est-ce qui t'a mené au thème de l'immigration dans un petit village ?

Le Québec, c'est un pays bâtardisé : c'est fascinant, c'est drôle, c'est unique et c'est bien d'en parler. Le Canada nous indiffère sans qu'on veuille le quitter. On aime les États-Unis pour aller en Floride, on ne connaît rien de l'Europe. On continue à se considérer comme vaguement français tout en les détestant. On est fiers d'être Québécois tout en étant repliés sur nous-mêmes. Le Québec reste un petit village où on règle les choses sur le perron de l'Église. [...] Mais c'est quand même un beau coin du monde, calme, riche, unique. Alors les petits Irénée-des-Neiges voudraient que cela ne bouge pas. Quand tu vois la femme musulmane débarquer dans la petite cantine du village, le but c'est que tu dises « Oh! Boy! », mais qu'il ne se passe pas grand-chose. Je suis très fier de cette scène-là. C'est vrai que la mairesse va la regarder à travers les stores en panique, mais elle va avoir avec elle une discussion relativement civilisée.

Comment travailles-tu la matière de tes films ? Est-ce que tu sues du sang sur l'écriture, le tournage, le montage, comme certains ?

Cela sonne comme si c'était laborieux... Je ne suis pas comme cela. Les scénarios sont écrits étrangement vite, le film est tourné pas mal vite et mes montages de long métrage ne dépassent à peu près jamais un mois. Alors que la majorité des équipes louent des salles de montage pour des 12 à 16 semaines. Pourquoi? Je suis peut-être en réaction face à notre cinéma trop lisse et bien fait qu'on réalise au Québec. C'est un cinéma d'artisans. Nos techniciens sont peut-être les meilleurs au monde. Ce qui nous manque – et je suis peut-être en réaction face à cela –, c'est un certain rapport à l'histoire du cinéma. On dirait que je veux réagir face à cela, proposer une alternative à cela. Donc, c'est fait un peu au coin de la table et je le revendique.

C'est vite fait !

Ce n'est pas pour rien qu'on fait des blagues sur le fait que je suis prolifique. Je tourne vite : il y a deux ou trois prises, j'ai tout le temps l'impression qu'on va s'arranger en postproduction. Je fais confiance au premier jet, beaucoup, beaucoup, beaucoup. Je ne suis pas du genre à écrire un scénario et à péter une crise, à jeter le texte au bout de mes bras et à recommencer. Ce n'est pas mon genre! Cela me fait penser à des tatouages. Tu te fais tatouer une fois. Une fois! Tu ne demandes pas au tatoueur de recommencer. Je suis comme cela dans la vie. Je crois beaucoup au premier jet. Je regarde un vieux tatouage que j'ai fait à 19 ans, qui est laid et qui est mal fait, qui était ma pensée quand j'avais 19 ans, et jamais je ne vais le regretter. Mes films, quand je vois



Un des trois constitutifs du bâton de dynamite : le film d'horreur

les défauts, je ne me casse pas la tête. C'est qui j'étais ce mardi après-midi là. Je ne regrette aucun de mes films, je ne regrette aucune scène.

Tu aimes tes films ?

Je ne me célèbre pas personnellement et je ne les trouve pas bons, mais je ne regrette absolument rien. Je me dis tout le temps que c'est des jets de ma personnalité. Je ne suis vraiment pas un perfectionniste, et surtout pas avec ce film-ci! On avait des consignes de travailler avec n'importe quelle météo. La neige fondait, disparaissait, les raccords, je m'en foutais. J'ai l'impression qu'il y a toujours autre chose que des considérations de continuité dans les films. Si tu te souviens, Jimmy lance une balle sur une patinoire, il joue et il n'y a pas de glace. Pour moi, il n'y en avait pas et ce n'était pas plus grave que cela. C'est d'ailleurs un problème du cinéma québécois, les films trop écrits, surréalisés, lisses. Des films que tu sens trop travaillés.

—
Regarder à travers
ou peut-être de travers



«... un acteur comique, qui passe toute une carrière à faire rire quelqu'un, cela cache une tragédie. Je crois à la théorie du clown triste. Un stand-up comique qui monte sur scène 200 soirs de sa vie par année pour faire rire le monde, il y a quelque chose derrière cela.»

Tu les regardes et tu te dis que cela a passé trop de temps sur la table de montage. En fin de compte, les films sont pris dans leur propre tête. [...] Moi, je vais voir mon producteur après trois ou quatre semaines de montage, on regarde le premier montage, il me regarde un peu de travers en me demandant comment nous pouvons aller aussi vite. Lui, il pense qu'on va mettre cela sur une tablette, réfléchir un peu et qu'on va recommencer. Et d'habitude, non (rires).

Jean-Michel Anctil me disait que quand tu le dirigeais, ton film était déjà monté dans ta tête.

C'est important de voir son film quand on le tourne. Je vois les films des autres et je vois que la personne qui a réalisé ce film-là ne voyait pas son film. C'est arrangé au montage et je déteste ça. Je ne tourne pas sur le plateau et puis, bon, on verra au montage. Les plans sont prêts, je le vois en quatre *shots*, je sais qu'on va bouger de même au montage. Voir son propre

film, selon moi, c'est un minimum et souvent ça manque. Forcément, je dirige les acteurs pour ce que je veux. Je ne reste pas les bras croisés et je ne leur demande pas de me proposer des affaires et puis on verra! Ce n'est pas mon école. Et puis je suis toujours à l'heure, toujours préparé, tout en laissant une part de surprise, si possible, si cela peut venir. [...] Après que j'ai obtenu ce que je veux, ils ont le droit de faire ce qu'ils veulent. S'ils veulent cabotiner ou passer par la deuxième porte au lieu de la première, je le leur permets, mais il faut que je sois sûr que j'ai déjà ce que je veux. D'habitude, ce qu'ils me donnent sort trop de ce que je voulais, alors je ne le prends pas. Par exemple, Diane Lavallée faisait toutes ses scènes avec quatre niveaux d'alcoolémie différents. Je n'ai pas fait cela souvent. Elle les faisait en quatre versions, et on riait. On riait beaucoup! Mais je ne savais jamais si dans l'énergie du film cela allait être le temps de nous la proposer saoule ou pas saoule. En fin de compte, cela ne paraît pas trop, sauf dans une scène. Elle avait peur de la caricature et du cabotinage. Elle se retenait.

Tu as choisi trois acteurs comiques légendaires au Québec pour tourner des rôles dramatiques. Pourquoi ?

Tu arrives à un moment dans ta carrière où tu peux choisir qui tu veux, et ils vont te dire oui. Et moi, je suis comme tout le monde au Québec; je regarde la télé, je vois des faces régulières et je deviens complètement excité à l'idée du contre-emploi. Forcément, l'épisode Pierrette Robitaille qui gagne un Jutra [pour *Vic + Flo ont vu un ours* (2013)] et qui avait peur avant le tournage, qui pensait qu'elle était invitée dans un dîner de cons... Cela me prenait des grosses embrassades à la fin de chaque jour pour lui dire qu'elle était bonne! Quand tu as gagné ce pari-là, tu te dis que tout se peut. Selon moi, un acteur comique, qui passe toute une carrière à faire rire quelqu'un, cela cache une tragédie. Je crois à la théorie du clown triste. Un stand-up comique qui monte sur scène 200 soirs de sa vie par année pour faire rire le monde, il y a quelque chose derrière cela. Je pensais beaucoup au personnage du père. Un humoriste qui perdrait un enfant, tu vas voir qu'il ne sera plus drôle longtemps! Il va porter une fragilité dans sa face. Je cherchais un humoriste pour vrai. Et puis, la mairesse de Lac-Mégantic avait quelque chose de Diane Lavallée. En plus, prendre des comiques et leur faire faire autre chose, ça les excite à mort! C'est une corde de plus à leur arc. J'ai mélangé les têtes connues, les têtes pas connues, une révélation à la Larissa Corriveau. Cela donne un débalancement balancé dans la distribution. Je voyais déjà une affiche conventionnelle avec les 10 dans la neige. C'est joyeusement déséquilibré. C'est un terrain de jeux et j'y tiens et je vais certainement continuer. ▲